

Lancers légers : vingt propositions pour un art poétique de la répétition

Normand de Bellefeuille

Volume 22, numéro 3, hiver 1990

Ars poetica

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500918ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500918ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

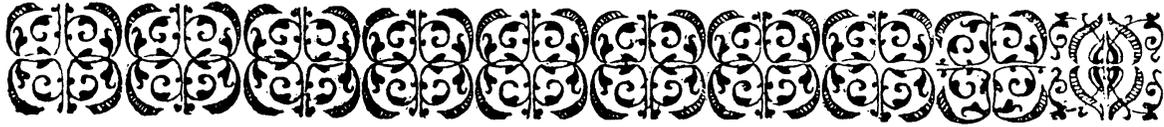
Citer cet article

Bellefeuille, N. (1990). Lancers légers : vingt propositions pour un art poétique de la répétition. *Études littéraires*, 22(3), 129–136.
<https://doi.org/10.7202/500918ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>



LANCERS LÉGERS

VINGT PROPOSITIONS POUR UN ART POÉTIQUE DE LA RÉPÉTITION

Normand de Bellefeuille

*À André Gervais,
pour la générosité*

Souvent on a dit le contraire, et il serait d'ailleurs presque normal de le croire, mais le fragment est *lent* !

S'il adopte plutôt le ton des certitudes, nul autre discours pourtant ne tient davantage de l'*essai*. Malgré la « gravité » des formules qu'il produit, voilà bien le *lancer léger* de la théorie, le *casting* de la pensée.

Certains disent : « Défaillant partout ailleurs, heureusement il y a l'écriture pour me "reprendre" ». Je ne sais pas si l'écriture me « reprend ». Il arrive qu'elle me fasse passionné et exact, qu'elle « arrange » ma vie comme on le dit d'un combat, d'un turf, d'un poker ; mais alors il n'y a toujours que de faux gagnants et, devant un tel constat, je ne peux que supposer une légitimité bien fragile à l'acte d'écrire. Vaut mieux donc m'en tenir à quelques approximations, ne pas me laisser aller trop allègrement à majusculiser, car *É*criture, *Cr*éation, *Œ*uvre, dans mon cas, risqueraient fort dès lors de ne même pas relever la mise !

1.

La répétition est sérieuse et mortelle. Certains croient que nous pouvons écrire hors de la répétition. Tout au contraire, j'ai bien plutôt la désagréable impression que c'est elle chaque fois qui nous « livre » à l'écriture, comme on dit « au bourreau », comme on dit « aux ténèbres », comme on dit « au regard de l'humanité ».

2.

La répétition est effrayante parce qu'elle contre les privilèges du discours. Elle en révèle les frottements les plus insupportables comme l'os défait de ses cartilages. C'est le **désenchante-ment** bien plus que la **litanie**. Un seul exemple : « Prendre acte de Vienne et des orchestres de Dachau ». Huit fois, répétez huit fois « Prendre acte de Vienne et des orchestres de Dachau », vous verrez, vous verrez bien. Puis, pensez-y, sans trace cette fois, l'impossible répétition : **une seule fois la mort !**

3.

Il m'arrive souvent de penser que la répétition ne résulte pas d'une conception esthétisante de l'écriture. Une chose du moins demeure certaine : la répétition ne pancarte pas, creuse plutôt, modernissime ; hors des récitations idéologiques, elle constitue peut-être l'ultime **combat**, le plus « révolutionnaire » des **réalismes !**

Ce qui académise notre écriture - et il en est peut-être de même de toute écriture « contemporaine » -, l'institutionnalise à son tour au point d'en faire une nouvelle norme à transgresser, un modèle rigide qu'il faudrait à son heure contourner, subvertir, c'est bien cette même attitude qui, au début des années 70, fut la nôtre dans notre lecture de ceux et celles qui nous ont précédés. « Amnésiques », partisans de la rupture absolue, nous voici presque, au retour, dans l'inconfortable position de ceux et celles qu'il faut dorénavant **refouler** pour faire place à la dernière (déjà là, à vrai dire déjà derrière) nouveauté. Nous voudrions - ironique retournement - que là précisément où nous avons prôné la césure radicale, d'autres maintenant préconisent la **continuité**, seule attitude susceptible, croyons-nous - plus sages désormais ! -, d'éviter que chaque modernité se sclérose aussitôt non pas en un modèle à dépasser (ce qui serait somme toute le propre d'une **continuité** encore **productrice**), mais en un anachronisme à rayer, à gommer, à oublier au plus vite, pour la suite du monde.

LANCERS LÉGERS

4.

Je sais que je serai le plus émouvant lorsque mon écriture aura atteint une qualité de « sérialisation » comparable à celle que pratiquent Boulez ou Schoenberg. En ce sens, et à part égale, il m'arrive de penser qu'il est heureux que le texte pratique la langue, qu'il est malheureux que le texte pratique la langue.

5.

Car une seule chose absolument importe : ne dire à jamais qu'une seule chose, à jamais la même chose.

Répéter cette unique chose comme si la réalité même de cette chose en dépendait : l'ultime illusion et l'ultime urgence.

6.

« Une chose qui est arrivée, mais une seule fois, est-elle vraiment arrivée ? »

Vladimir Jankélévitch

Ni obstination, ni fixation, ni simple acharnement, plutôt une forme puissante de détachement, d'oubli, d'amnésie presque, du moins d'**ajournement**. Mieux laisser aller pour mieux reprendre afin d'oublier une fois encore ce qui bientôt n'en réapparaîtra que plus passionnément, dans son imperceptible différence, déjà plus le même ni tout à fait un autre.

La répétition, c'est écrire hors de la platitude.

Il m'est déjà arrivé de parler de l'impérialisme sociologique du roman dans l'ensemble de l'institution littéraire. Mais qui sait, peut-être serait-il plus juste de parler de l'impérialisme sociologique de la littérature dans le champ de la pensée. On a souvent décrié l'idéologie et les méfaits qu'elle aurait causés sur différentes pratiques littéraires ; étonnant tout de même que l'inverse n'ait pas encore été envisagé. Pourtant, nos structures sociopolitiques me semblent souvent avoir un fondement bien plus « littéraire » (un certain nationalisme par exemple...) que proprement idéologique...

7.

C'est en répétant que l'on nous faisait – ce qu'on disait *par cœur* – « apprendre ». Peu de meilleure façon pourtant à tout jamais d'oublier. Aussi n'en retenions-nous le plus souvent que la musique, le rythme qui, chaque fois, ne devait que nous « aider » à nous rappeler. Ce n'est qu'accessoirement qu'un *contenu* nous advenait que chaque répétition pourtant vidait un peu plus de ce qu'on lui voulait de *sens*, de ce qu'on en disait *infiniment précieux* et qui malgré tout s'évanouissait sous la banalité tout enfantine de la mélodie.

8.

Voilà, c'est infiniment simple : la répétition est à la fois tout autant *laps* que *vitesse*. Car elle joue – s'imagine-t-elle – contre le temps qui est lui-même, et presque par définition, la répétition impossible, la mort qui fait signe. La répétition c'est donc *l'avoir-l'air* du temps, même pas le simulacre, rien que *l'avoir-l'air*.

9.

La répétition est Occasion, ce que l'on disait – jadis ! – Inspiration. Bien moins durée que le seul, unique et presque ridicule *instant ailé*, celui-là, inévitable, d'avant la non moins incontournable chute, celui-là même, mais *continué*, un moment de plus. La répétition comme *Occasion continuée*.

Tout compte fait, n'*être là* qu'en échappant, *que* dans l'*échappement*. Répéter c'est rester mortel, malgré la conscience de la mort.

Tant de guillemets, tant de guillemets pour arriver à se faire comprendre. On peut aussi le dire comme ça : faire un effort sur la langue, à tout prix la compromettre : jusqu'au « par cœur des émotions ». Car si j'enlevais tous ces guillemets, puis ces italiques, finalement qu'est-ce que je rendrais de sa pureté à la langue ou plutôt qu'est-ce qui me serait rendu d'une hypothétique intégralité du sens ? Jamais ici les guillemets ne « nuancent » non plus que l'*italique* n'insiste ; c'est en quelque sorte *la part échappée* à la signification. Comme s'il s'agissait, chaque fois, de l'*original* du mot ou de l'expression.

10.

On peut aussi le dire comme ça : se donner, en une répétition choisie et aimée, une image de son propre corps ; tout comme en musique, il s'agit peut-être moins d'approfondir que de retrouver un premier état.

11.

Ma passion pour la répétition est attentive. Idéalement, que des élans, une écriture sans privilèges, très près du très peu, juste là où la répétition serait *l'enfin permis*, puisqu'il y a une joie de la répétition.

Il n'y a rien à apprendre d'un mourant, mais juste avant, ou alors peu après... De même, il y a des moments, trop rares, deux ou trois chaque année, où l'écriture véritablement me *remplace*. C'est ainsi que devrait être l'écriture, et la musique.

12.

Il y en a pour qui la prospection de l'imaginaire est une « propédeutique » aux vertus de l'expression, pour d'autres une « augmentation » de l'être ou une panacée contre la quotidienne violence du réel social, alors qu'il ne suffit, en fin de compte, que de *parler selon soi-même*. Puis de tout répéter.

En ce qui concerne l'écriture, je souhaiterais parfois que nous soyons tous en désaccord. L'unanimité n'augure rien de bon. Sur un point pourtant, je suis irréconciliable : **le texte : déflagration dans la langue d'habitude – le reconnaissable, la valeur illustrative – , la langue d'habitude, cette « figue », figure sèche parce que sans air.**

13.

Dans un texte, parler une fois d'une fenêtre, d'une serrure, d'un pont, ne porte pas vraiment à conséquence. Ce n'est que si la figure resurgit qu'elle accède à la **signification**.

La forme – l'intention de la forme ? – ne s'impose que la deuxième fois. Bref, il n'y a pas de forme sans répétition.

14.

On ne doit surtout pas attendre de l'écriture qu'elle nous aide à vivre. Ce ne serait là, dans le relatif échec de chaque mot, que mourir à chaque mot davantage.

15.

Il est tout à fait déraisonnable de penser que l'écriture puisse faire surgir la lumière ; la poésie surtout, trop occupée, d'une obscurité à l'autre à répéter l'obscurité.

16.

De la nature, je ne garderais que la répétition : sa seule, unique véritable avancée

LANCERS LÉGERS

Décidément, je ne sais pas ce que c'est que la poésie - quant à ce qui serait susceptible d'en constituer un « art » ! ? -, pourtant je ne sais guère plus ce qu'elle n'est pas, n'est plus, là où elle s'interrompt, indigne désormais. Ma « compréhension » - faute de meilleur mot - du phénomène se situerait à peu près à mi-chemin entre sa **connaissance** (approche de type plus objectif : le mesurable, le quantifiable, le paramétrable du texte : le vers, le mètre, les dimensions phonétique et graphique lorsqu'elles font explicitement sens, etc.) et sa **reconnaissance** (approche plus approximative : les contours du texte, théories du frisson, du vertige, etc.). Bref, ni tout à fait maîtrise ni tout à fait sensibilité, pas plus les certitudes de la maîtrise que celles de la sensibilité (car il y a, on a trop souvent tendance à l'oublier, beaucoup de certitudes dans le discours de la sensibilité poétique) : juste là finalement où, inconfortable, toute définition achoppe dans son obstinée recherche d'une souveraineté du genre. Qu'avons-nous encore à faire de la pureté ?

17.

L'aveu me fait horreur, mais tout compte fait la littérature ne peut être qu'un détour (radical dont le propre d'ailleurs sera sans cesse de rater le but) : donc plutôt répéter que le confort des vérités. Car s'il est exact qu'il existe souvent, même en littérature, des définitions pressantes et une certaine urgence, encore aujourd'hui, à établir les véritables problèmes de la pratique, il n'en demeure pas moins vrai que toujours, poétique ou plus généralement intellectuel, le projet doit s'ancrer dans une expérience originale ; en ce sens, la répétition est une arme redoutable pour faire advenir l'inconscient des savoirs et même, pourquoi pas, un authentique *désir* théorique.

18.

La répétition, à sa manière, récompense l'intelligence, car la déroutant n'en célèbre-t-elle pas l'« étrangeté légitime » (Char) ?

19.

La répétition trompe le sens. Quelque chose de l'infidélité dans le travail de la répétition.

20.

La répétition est certes la forme la plus puissante, la plus éloquente de cette patience stupide qu'exige chaque fois l'acte d'écrire.

J'ai souvent lu, sous tant de formes diverses, que l'écriture idéalement devrait constituer une façon de « retourner à nous-mêmes ». Je l'ai parfois entendu comme « quête d'une antique et nostalgique intégralité », parfois comme « réparation du sujet en détresse », plus fréquemment encore comme « compensation d'un manque » dont la nature ne saurait être qu'originelle. Il m'est difficile, considérant d'abord toute écriture en tant que *projet*, d'arriver à véritablement saisir ces vertus rétro-curatives de l'acte d'écrire. Je n'en conteste ni la pertinence ni l'effective intelligence. Que l'on me permette simplement une écriture où le Sens n'est plus justement à retrouver, mais plutôt à « manquer » à tout coup. Non pas manquer *de* sens, mais manquer *le* Sens (univoque et souverain) pour projeter ailleurs l'écriture, dans le neuf et le multiple.